

Un jour qu'elle lui offrait un verre de rhum, qu'il dégustait avec enthousiasme, il lui adressa cette déclaration à brûle-pourpoint :

Ma bell' madam' Rivage,  
 J'apprécie vot' breuvage ;  
 Si j'étais moins sauvage  
 J'voudrais qu'mon esclavage  
 Consolât vot' veuvago !

Je ne sais si cette déclaration fut bien reçue dans le moment ; en tout cas, elle n'eut point de suite, car Marcel Aubin est mort garçon.

\* \* \*

Marcel Aubin n'était pas accueilli partout avec le même empressement.

Chez mon père surtout, il était reçu avec une froideur non dissimulée.

Mon père n'aimait pas les farceurs, et avait en horreur les désœuvrés ; jugez de l'estime toute particulière qu'il entretenait pour Marcel Aubin !

Son nom seul le crispait.

J'en étais au désespoir, car cela me privait des moments de gaieté que m'aurait procurés une connaissance plus intime avec un homme doué, dans mon opinion — était-ce le futur poète qui se révélait ? — d'un talent qui le mettait, à mes yeux, bien au-dessus du commun des mortels.

Je déplorais l'aveuglement de mes parents.

Je trouvais mon père misérablement préjugé, et ma mère me semblait incapable d'apprécier les belles choses dont Marcel Aubin favorisait des gens bien au-dessus de nous, à mon avis !

Cela m'humiliait.

Un jour que mon père et ma mère étaient absents, et que ma grand-mère avait été chargée de la garde de la maison, je sollicitai d'elle la permission d'inviter quelqu'un à dîner.

Ma grand-mère était la charité même.

— Est-ce un pauvre ? demanda-t-elle.

— Oui, grand'maman.

— Alors, invite-le, mon fils ; il dînera à la cuisine.

— Ah ! grand'maman, il est pauvre, mais c'est un de mes amis.